

« Sortir cette musique du ghetto de l'espagnolade »

Le pianiste Jean-François Heisser sera à Nantes pour célébrer avec la Folle Journée les ponts entre France et Espagne

Entretien

Le pianiste Jean-François Heisser, 63 ans, s'est illustré dans le répertoire espagnol dès ses premiers enregistrements. Président de l'Académie Maurice Ravel de Saint-Jean-de-Luz (Pyrénées-Atlantiques), lieu de villégiature des musiciens français et espagnols, il est l'une des têtes d'affiche de la Folle Journée de Nantes, dont la dix-neuvième édition s'attache à « La musique française et espagnole, de 1850 à nos jours ». Il s'y produira avec son Orchestre Poitou-Charentes et la chanteuse de flamenco Antonia Contreras dans la version originale de *L'Amour sorcier* de Manuel de Falla (1876-1946) – retransmis en direct sur France Musique le 2 février, en différé sur Arte le 3 février.

Qu'est-ce qui vous lie au répertoire espagnol ?

J'ai pour cette musique un attachement viscéral, inexplicable, primitif. Cela a commencé quand j'ai découvert *Iberia*, d'Albéniz, au Conservatoire de Paris à la fin des années 1970. L'assistante de mon professeur, le regretté Vlado Perlemuter (1904-2002), qui était une dame encore plus âgée que lui, avait bien connu toute cette génération espagnole de pianistes et de compositeurs. Elle était aussi très liée avec la pianiste Alicia de Larrocha (1923-2009), qui en était l'interprète privilégiée.

Vous avez consacré votre premier enregistrement, en 1990 chez Erato, à l'intégrale pour piano de Manuel de Falla...

C'est après l'avoir écouté qu'Alicia de Larrocha a souhaité me rencontrer. J'avais déjà remporté en 1974 le prix du Concours Jaén en Andalousie avec une mention spéciale pour la musique espagnole. Je suis allé tous les étés à l'Académie de Santiago de Compostelle, en Galice. Il y avait là le guitariste Andrés Segovia (1893-1987), la pianiste Rosa Sabater (1929-1983), la grande chanteuse Conchita Badia (1897-1975). J'ai aussi travaillé avec le compositeur catalan Federico Mompou (1893-1987)...

Vous préparez aujourd'hui un disque en hommage au pianiste Ricardo Vines (1875-1943) ?

Il a été le garant d'une certaine tradition française et le créateur d'un grand nombre d'œuvres de Debussy (1862-1918) – *Pour le piano, Estampes, L'île joyeuse, les Images*, quelques *Préludes* –, et plus encore de Ravel (1875-1937), dont il était l'ami (*Jeux d'eau, Pavane pour une infante défunte, Miroirs, Gaspard de la Nuit*)... En face, des pianistes français comme Blanche Selva (1884-1942) jouaient la musique espagnole. C'est elle qui, de 1906 à 1909, a donné les quatre cahiers d'*Iberia* au fur et à mesure qu'Albéniz les composait.



LEO-PAUL RIDET/POUR «LE MONDE»

Une double fascination franco-espagnole, donc ?

Il faut rappeler qu'entre 1870 et la guerre de 1914-1918, Paris, Ville Lumière, avec ses expositions universelles de 1878, 1889 et 1900, est la capitale mondiale des arts et des innovations techniques. Les pianistes espagnols viennent s'y faire connaître, comme les peintres – Picasso s'y installe en 1900. Pour les Français, l'Espagne, longtemps sous influence arabe, apparaît comme le plus oriental des pays occidentaux. Les tournures hispanisantes des musiques de Debussy et Ravel, confondantes d'authenticité, troublent les Espagnols au point que Falla dira que ce sont les Français qui ont fondé le style savant de la musique espagnole.

Vous parlez aussi de correspondances physiques ?

On peut en effet rapprocher musicalement deux couples franco-espagnols : Debussy et Albéniz d'une part, Ravel et Falla de l'autre. Mais il est aussi curieux de constater que ces correspondances vont jusqu'au morphotype : autant les deux premiers ont des corpulences plutôt massives et trapues, autant les deux derniers sont ascétiques, voire émaciés.

Quelles sont les caractéristiques de cette musique qui naît dans l'ancre parisien ?

Bien que fascinée par l'impressionnisme musical français, elle porte les couleurs d'un nationalisme espagnol, dont Felipe Pedrell (1841-1922) s'est fait le porte-parole

dans son manifeste *Por nuestra musica* (1897). L'originalité de cette musique réside dans ses racines populaires : l'influence arabisante (la gamme andalouse), le jeu percussif de la guitare (technique adaptée au piano) et surtout le *cante jondo* (chant profond), essence même du flamenco andalou. Sans oublier les danses – séguedille, fandango, malaguena et surtout la habanera (née sur les bateaux de commerce entre Cadix et La Havane), qui reste le dénominateur commun de la musique française – emblématique dans *Carmen*, de Bizet, mais aussi dans Debussy (*La Puerta del Vino, Soirée dans Grenade*) et Ravel (*Habanera* de la Rhapsodie espagnole).

Partagez-vous l'avis d'Olivier

Messiaen, qui voyait dans « Iberia », d'Albéniz, un acte fondateur de la modernité ?

Albéniz se considérait comme un pianiste qui composait des « petites saletés », comme il disait. Il avait quelques centaines de pièces à son actif lorsqu'il a écrit son chef-d'œuvre, *Iberia*. Messiaen professait une approche résolument contemporaine de cette musique issue de la tradition espagnole, mais qui avait su renouveler l'héritage du piano spectaculaire et spatialisé de Liszt, et constituait une étape cruciale vers le piano moderne.

Malgré cette reconnaissance, il semble que certains préjugés aient eu la vie dure ?

Sortir cette musique du ghetto

La Folle Journée de Nantes

Dix-neuvième édition sur le thème : « L'Heure exquise : la musique française et espagnole de 1850 à nos jours ».

– En région Pays de la Loire : à Laval, La Flèche, Sablé-sur-Sarthe, Cholet, Fontevraud, Saumur, Challans, Fontenay-le-Comte, La Roche-sur-Yon, Saint-Nazaire, du 25 au 27 janvier.

– A Nantes, Cité internationale des congrès, 5, rue de Valmy, du 30 janvier au 3 février. Tél. : 08-92-70-52-05. De 6 € à 25 €. Follejournee.fr

517 concerts (167 dans la région et 316 à Nantes, plus 34 concerts gratuits). 1800 artistes se produiront, dont 46 pianistes. 12 orchestres et 16 ensembles de musique de chambre seront présents. 47 conférences sont programmées.

Retransmissions Journée spéciale France Musique, concerts et émissions en direct le 2 février, de 7 heures à 23 heures. Sur Arte, en direct le 3 février.

A Lire *La Musique en France depuis 1870*, par Brigitte François-Sappey, Paris, 2013, Fayard. 264 p., 15 €.

de l'espagnolade reste toujours pour moi une priorité. Beaucoup de gens sont restés dans l'acceptation exotique héritée de l'romantisme, que symbolisent par exemple le folklorisme du España de Chabrier, de la *Symphonie espagnole* de Lalo et surtout la *Carmen* de Bizet. Il est d'ailleurs symptomatique que plusieurs générations de pianistes espagnols se soient fait connaître dans Beethoven et Brahms, et pas dans Albéniz et Granados !

Vous avez été le premier à enregistrer en 2007 (pour Mirare) la version primitive de « L'Amour sorcier », de Manuel de Falla, avec l'instrumentation et le texte original et une chanteuse de flamenco...

Avant le ballet et la suite orchestrale que chacun connaît, *L'Amour sorcier* (en espagnol : *L'Amor brujo*), écrit en 1915 à la demande de la danseuse de flamenco Pastora Imperio, a d'abord été une pantomime avec *cantaora*, danse et dialogues parlés. Antonia Contreras, qui ne lit pas la musique, vient de la région de Malaga, où le flamenco est authentique et vivace. C'est cette authenticité que je défends, car Falla, natif de Cadix, a concrétisé le « rêve de Grenade », ce retour à l'âge d'or d'une civilisation multiculturelle à laquelle il a donné une aura internationale. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-AUDE ROUX

« Dédé » Ceccarelli, aussi à l'aise avec Dee Dee Bridgewater qu'avec Claude François

A 67 ans, ce grand batteur de jazz a une carrière longue comme deux bras et des histoires en pagaille. Au Châtelet, il tente une conclusion

Jazz

Ceccarelli, 67 ans. « Dédé » Ceccarelli, classé dans les meilleurs batteurs de jazz (y compris américains). Il n'a pas seulement enregistré avec la planète du jazz européen. Mais aussi avec Les Chats sauvages, Claude François ou Tina Turner. Pour célébrer son album *Ultimo*, on lui offre le Châtelet. Après quoi, Dédé Ceccarelli redeviendra batteur de jazz.

Nicois, d'une gentillesse à toute épreuve, André Ceccarelli n'a rien perdu : ni son accent ni son caractère de Dédé. Dans le monde du jazz, il se croit « gâté ». Dans le métier, il fait l'unanimité. Au Châtelet, il se présente avec un orchestre « Mozart » (25 cordes, huit bois, deux cors), un bassiste et un guita-

riste de luxe (Richard Bona et Sylvain Luc), la chanteuse Amy Keyse (Herbie Hancock, Johnny Hallyday), le vocaliste David Linx, son compère du groupe Troc (Alex Ligertwood), son fils Régis (batteur, chanteur) et quelques autres à qui il voue une reconnaissance éternelle.

Qu'est-ce qui cloche. Les goûts ? Les orientations ? Cela pourrait se soutenir, si la carrière de Dédé Ceccarelli n'était si ahurissante : « Les violons ? Une provocation ? Oh que non ! L'envie de compenser mon ignorance en matière de musique classique. » Pourquoi annoncer le dernier concert en leader : « C'est comme si j'avais eu un accès de manque d'ambition, j'ai eu la chance de publier une quinzaine d'albums sous mon nom. Ce n'est pas

une chance donnée à tous les batteurs. C'est quoi, être leader ? Avancer sa batterie d'un mètre ? Au fond, je suis un musicien de groupe. J'ai fait mon dernier album, *Ultimo*, hors du temps. Avec tout l'amour possible et imaginable. »

Pour un type qui a commencé la scène à 13 ans, il avance les pieds nus dans la neige. Sauf quand il s'agit de carrière : « En 1962, j'allais les galas au Sporting de Monte-Carlo. Je me suis retrouvé deux ans avec Les Chats sauvages. Je ne l'ai pas très bien vécu. Mon père a 90 ans. Il était batteur. Quand on allait le voir, ça brillait. La batterie, ça brille. On écoutait ensemble Sinatra, Ella, Count Basie. Et je me retrouve avec des garçons sympathiques, mais des questions musicales, c'était anecdotique. » Il rejoint

Claude François, qu'il avait rencontré dans un orchestre de la Côte, intègre l'université des élégances à Monte-Carlo, l'orchestre d'Aimé Barelli. « Là, j'ai compris à quoi pouvait me servir mes années de conservatoire. J'ai passé trois ans magnifiques dans son orchestre. J'ai eu de l'amour pour cet homme. Après quoi, emballé par le rythme n'blues, j'ai pris la route. La vie de musicien, c'est la route. »

Une histoire incestueuse

La route. Avec pause en studio, dont il devient, pendant douze ans, un des requins, enregistrant avec Nougaro, Jonas, Eddy Louiss, Salvador, Bécaud, Trenet, Sheila, Yvette, France Gall. Le jazz et la variété, c'est une histoire incestueuse des plus passionnantes.

La nuit, Dédé (Sigg Kessler ou Mickey Grailler, piano, Caratini ou Alby Cullaz, contrebasse) tient la rythmique attirée du Chat qui pêche : « Le rêve de ma vie, c'était de monter à Paris pour ça, jouer en club de jazz. Mener les deux vies de front, à la longue, je n'ai pas pu. » En répétition pour jouer avec Chick Corea, il fait un malaise cardiaque (1979). Repos, Côte d'Azur, retour au calme. En 1987, il intègre le trio de Dee Dee Bridgewater, qu'il escorte pendant seize ans.

Ses deux incroyables poignets, son invention, ce son, ça vient d'où ? « Ça vient du rebond. A la batterie, il faut profiter du rebond de la baguette. J'ai mis ça au point, mais je ne sais pas l'expliquer. Le rebond permet, dans l'élan, de donner une dynamique à la frappe. Et puis, on

entend le bois, le son du bois, on peut le diriger. Dans une université américaine, un batteur a donné son nom à ce geste. On l'enseigne. » Un peu regrettable, non ? « Pas du tout. L'important, c'est que le geste reste joli à entendre, pardon, à voir. Comme aux balais, il faut que le geste soit beau. » A la veille de ce concert de prestige, Dédé Ceccarelli a le trac. Quand on entend son exactitude, sa musicalité, aux baguettes, on n'en revient pas. Le charme de Dédé, c'est que rien n'a pu le changer. Tout le monde n'est pas capable de réussir sa sortie. Lui oui. ■

FRANCIS MARMANDE

André Ceccarelli à *Ultimo* 2, Théâtre du Châtelet, 1, place du Châtelet, Paris 1^{er}. Tél. : 01-40-28-28-40. Le lundi 28 janvier à 20 heures. De 15 € à 55 €.